



HAL
open science

Environnements nucléaires: imaginaire des centrales atomiques et perception du danger écologique dans le roman français contemporain

Riccardo Barontini

► **To cite this version:**

Riccardo Barontini. Environnements nucléaires: imaginaire des centrales atomiques et perception du danger écologique dans le roman français contemporain. *Neophilologus*, 2022, 106 (4), pp.533-546. 10.1007/s11061-022-09726-9 . hal-04741281

HAL Id: hal-04741281

<https://hal.science/hal-04741281v1>

Submitted on 21 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Environnements nucléaires

Imaginaire des centrales atomiques et perception du danger écologique dans le roman français contemporain

Riccardo Barontini

Ghent University

Gand (Belgique)

riccardo.barontini@ugent.be

Résumé

Cet article analyse, par une méthode écopoétique, la représentation des centrales atomiques dans le roman français de l'extrême contemporain, en soulignant la dimension fondatrice de la relation au lieu dans lequel elles sont situées. Par l'étude d'un corpus formé par *Le Pays* de Marie Darrieussecq (2005), *La Centrale* d'Élisabeth Filhol (2010) et *La Traversée de la France à la nage* (2012) de Pierre Patroin, il montre que la description de la centrale dans le milieu naturel peut engendrer, dans le ressenti subjectif des personnages, un sentiment d'« inquiétante étrangeté » et un mécanisme de défamiliarisation qui permet à la fois de problématiser l'anthropisation du paysage et de thématiser la question du risque nucléaire sans toujours l'évoquer de manière directe.

L'article aborde ensuite la question de l'entrelacement entre discours politique et discours scientifique, qui rend possible l'élaboration d'une réflexion écologique sur l'énergie atomique, en ajoutant au corpus de référence *L'Aménagement du territoire* (2014) d'Aurélien Bellanger et *Nature humaine* (2020) de Serge Joncour.

Mots-clé

Roman français – 21^{ème} siècle - nucléaire – risque écologique – paysage – écopoétique

Poétiques du risque

L'énergie nucléaire constitue un motif récurrent dans la littérature française contemporaine et présente un intérêt certain pour les études écocritiques, car elle se place au croisement de la représentation du risque écologique et de celle du paysage français.

En effet, avec leur profil caractéristique, les centrales nucléaires ont façonné le paysage hexagonal et ont déterminé des changements majeurs dans la vie des territoires, tout en constituant une présence menaçante en raison des inquiétudes concernant les risques liés à leur fonctionnement.

Comme le sociologue Ulrich Beck le montre, l'exploitation de l'énergie de l'atome constitue l'un des éléments paradigmatiques de la « société du risque », puisque les conséquences possibles d'une perte de contrôle du processus sont, bien que rares, dévastatrices et incontrôlables: en effet, il affirme que l'avancement technique de nos sociétés a engendré des risques sans précédents au niveau global et il souligne combien ces risques sont liés à un degré de complexité qui ne peut être maîtrisé que par une poignée d'hommes et de femmes, et cela non pas complètement (Beck, 1986).

La Centrale d'Élisabeth Filhol (2010) est sûrement l'un des romans contemporains qui thématise de la manière la plus approfondie la question du nucléaire en France, puisqu'il porte directement sur les déboires d'un intérimaire du secteur qui, après un accident l'exposant à une dose de radioactivité supérieure à la norme, pourrait perdre son emploi: il est en effet susceptible d'atteindre le quota d'exposition permis sur l'année. De manière convaincante donc, la précarité du travail est associée au danger nucléaire.¹ Le protagoniste du roman de Filhol souligne, de manière cohérente par rapport à la théorisation de Beck, l'imprévisibilité du risque auquel il s'expose et qu'il accepte en tant que composante structurante de son métier:

Dans le domaine particulier des procédures d'urgence, aucun technicien, aucun ingénieur, même le plus inventif, ne viendra à bout du challenge qui consiste à tirer d'une situation toutes les conséquences en termes de risques, à envisager le pire pour en limiter l'impact, le pire dans l'univers des possibles n'étant pas une figure statique, facile à saisir, bien au contraire, en matière de pire on peut toujours faire mieux, et la réalité des incidents qui est riche et complexe est toujours une leçon d'humilité. (Filhol, 2010: 34)

On rentre ainsi dans le domaine de l'imprévisibilité des systèmes complexes, et l'on voit comme une découverte scientifique, celle de la fission atomique, une fois appliquée à la production énergétique, pose des questions écologiques et sociopolitiques fondamentales.

La chercheuse en histoire des techniques Gabrielle Hecht, a étudié, dans son ouvrage *Le Rayonnement de la France*, l'entrelacement des enjeux politiques et des enjeux techniques à ce sujet, et en particulier elle a montré comment le développement du programme nucléaire français après la Deuxième Guerre mondiale se lie à la volonté de rétablir, au niveau de la

¹ Il s'agit d'un thème revenant assez fréquemment dans les narrations portant sur le risque nucléaire, constituant ainsi un motif signifiant, que l'on retrouve par exemple dans *Ostwald* de Thomas Flahaut (2017), où le désastre imaginé de Fessenheim est mis en parallèle avec le démantèlement d'une usine Alstom, ou dans *1986, Année Blanche* de Lucile Bordes (2016), où le père de l'une des narratrices vit le drame du licenciement dans les docks de La Ciotat.

communauté nationale, le sentiment de la grandeur du pays par la prouesse technologique. Elle souligne aussi la volonté de « spectaculariser » l'installation des centrales, que les décideurs politiques essayent d'associer par exemple, dans leur rhétorique, aux « châteaux », pour signifier leur insertion harmonieuse dans le paysage (Hecht, 2004).

Dans cet article, nous voudrions analyser, à partir de ce cadre théorique, la représentation des centrales atomiques dans la littérature française de l'extrême contemporain, en montrant la dimension fondatrice de la relation au lieu dans lequel elles sont situées. Dans ce but, nous nous concentrerons en particulier sur la littérature générale à caractère réaliste et sur l'évocation du *risque* du désastre plus encore que sur la représentation du désastre elle-même.

En effet, il existe une littérature dystopique qui évoque des catastrophes nucléaires comme point de départ de la narration, et, même si aucun accident majeur n'a eu lieu sur le territoire français, les événements de Tchernobyl et Fukushima ont durablement marqué l'imaginaire collectif. De ce point de vue, l'on trouve de nombreux textes romanesques qui ont représenté un désastre atomique imaginaire ou bien historique.

Nous pensons à cet égard à des romans qui ont des degrés de référentialité différents: dans *Terminus Radieux* d'Antoine Volodine (2014) par exemple, les centrales nucléaires incidentées deviennent des personnages à part entière. Dans le monde « post-exotique » imaginé par l'auteur, les réacteurs acquièrent en effet une agentivité, une volonté, ils communiquent avec les humains, façonnent activement le paysage désolé et radioactif d'une Russie post-atomique et post-post-communiste. Quelques années plus tard le jeune écrivain Thomas Flahaut, avec *Ostwald* (2017) reste dans un imaginaire dystopique, mais le cadre de sa narration est beaucoup plus proche de la France contemporaine, dans la mesure où il imagine les mésaventures de deux frères après un accident dans la centrale de Fessenheim en Alsace: il s'agit de notre monde politique et social contemporain qui se délite, et ce n'est pas un hasard si une partie de la narration a lieu au siège du Parlement Européen à Strasbourg. Nous pouvons aussi mentionner des textes qui, sans convoquer un désastre nucléaire imaginaire, se concentrent sur ceux qui ont effectivement eu lieu: c'est le cas de *86 année blanche* de Lucile Bordes (2016), qui met en scène les histoires de trois femmes entre la France et l'Union soviétique au moment de l'accident de Tchernobyl. D'un côté se trouvent Ludmila et Joulia, qui voient leurs vies détruites car la première est forcée d'émigrer de la zone du désastre et perd son mari bien aimé et la deuxième voit son amant partir en France à cause de la catastrophe. De l'autre côté nous avons la jeune Lucie, adolescente dans le sud-est de la France, qui raconte la peur du nuage atomique dans la perspective apocalyptique véhiculée par les médias, alors que finalement les conséquences du désastre de Tchernobyl demeureront limitées en Europe Occidentale. Nous pourrions aussi convoquer l'exemple d'*Autour du monde* de Laurent Mauvignier (2014), roman global dans lequel les événements de Fukushima constituent le fil rouge de la narration et deviennent l'emblème de l'interconnexion du monde.

Cependant, ce n'est pas uniquement à travers la narrativisation du désastre que l'on raconte le risque écologique dans la littérature française. En effet, nous montrerons que la simple description de la centrale atomique dans le milieu naturel peut engendrer un sentiment d'« inquiétante étrangeté » et un mécanisme de défamiliarisation qui permet à la fois de problématiser l'anthropisation du paysage et de thématiser la question du risque nucléaire sans toujours l'évoquer de manière directe. Nous étudierons les romans *Le Pays* de Marie Darrieussecq (2005), *La Centrale* d'Élisabeth Filhol (2010), *La Traversée de la France à la*

nage (2012) de Pierre Patrolin. Ensuite nous aborderons plus spécifiquement la question de l'entrelacement entre discours politique et discours scientifique, qui permet d'approfondir l'élaboration d'une réflexion écologique sur le nucléaire dans le roman français. Dans ce but, nous ajouterons à notre corpus de référence les romans *L'Aménagement du territoire* (2014) d'Aurélien Bellanger et *Nature humaine* (2020) de Serge Joncour.

Paysages nucléaires

Michel Collot écrit, dans son essai sur le paysage, que « la science moderne a dû rompre avec l'expérience sensible pour objectiver l'espace sous la forme d'une étendue homogène, isotrope et mathématisable. Le paysage est au contraire lié à la singularité d'un point de vue » (Collot, 2011: 19).

Il est possible d'identifier, dans des textes fictionnels divers, un schéma récurrent lorsqu'il est question de l'insertion des centrales dans le paysage français: le filtre de l'expérience subjective évoqué par Collot y est fondamental, puisqu'il se pose dans un rapport dialectique avec la complexité scientifique et technique opérant dans les usines nucléaires.

C'est justement à travers les ressources de cette perception subjective d'un espace que dans la fiction, l'on vise non pas toujours à nier, mais au moins à déstabiliser l'idée selon laquelle ces produits de la technique humaine que sont les centrales s'insèrent harmonieusement dans la nature environnante, selon ce qui est affirmé par la rhétorique politique que nous avons évoquée plus haut. Dans l'expérience des protagonistes fictionnels que nous allons analyser, l'on peut retrouver un élément perturbateur dans la perception du paysage autour de la centrale. Il s'agit d'un sentiment qui peut être connecté à « l'inquiétante étrangeté » théorisée par Freud (1919), une familiarité transformée en son contraire et qui s'associe au sentiment d'un risque latent, se dérobant à une perception immédiate. La centrale en effet se fond dans le paysage et ne semble pas avoir d'impact majeur sur son environnement. Pourtant, le danger potentiel des processus techniques complexes qui se réalisent en son sein sont la source d'un malaise plus ou moins profond chez les personnages romanesques.

C'est le cas par exemple dans la description d'une usine atomique dans *La Traversée de la France à la nage* de Pierre Patrolin, un livre qui raconte le voyage réalisé par le protagoniste à travers la France en nageant dans les fleuves et les rivières. Le personnage se retrouve ainsi à décrire le paysage français d'un point de vue inhabituel et se trouve à plusieurs reprises, au cours de son périple, devant des centrales qui se servent de l'eau fluviale pour leur fonctionnement. Dans le passage suivant, il décrit la section de la Garonne à côté d'une installation nucléaire et l'étrange expérience qu'il vit lorsqu'il passe à côté d'une telle structure:

Devant elle, à l'extrémité de cette ligne droite où elle semble répugner à s'engager, se dressent les deux tours blanches, et rondes, les deux conduits disproportionnés, dont seul le premier vomit sans discontinuer la colonne épaisse d'un nuage de vapeur. L'eau s'immobilise le long des berges. Aucun oiseau ne traverse le fleuve. Je progresse sans bruit, entre deux herbiers épais, deux longs tapis verts qui flottent à la surface de l'eau. Les algues prolifèrent. Leurs filaments s'étalent. Une nappe de feuilles et de tiges entrelacées, d'herbes chevelues, couvre une partie du fleuve. D'abord vert, brun, roux, ce manteau végétal se colore à mesure que j'approche des tours de la centrale. Bientôt rose, presque mauve, moucheté de vert tendre et de jaunes acides, cette peau dense et glauque, immobile, tiède, envahit progressivement toute la largeur du lit. (Patrolin, 2012: 78-79)

Sans directement attribuer à l'activité nucléaire le changement soudain de la qualité de l'eau fluviale, le narrateur juxtapose, par une suite de phrases brachylogiques et asyndétiques, la description des tours de taille disproportionnée à celle d'une sorte de dérèglement de la nature qui ne semble trouver d'autre explication que la présence de la centrale elle-même. On remarque d'ailleurs l'anthropomorphisation à la fois de l'usine qui « vomit » la fumée, et de l'eau elle-même, à laquelle on attribue des sentiments humains, car elle semble « répugner à s'engager » dans la suite du parcours. La perturbation de l'environnement se réalise par deux processus opposés: d'un côté la disparition impromptue de la vie animale, et de l'autre une prolifération incontrôlée de la vie végétale, ayant lieu dans un silence absolu. Elle est aussi indiquée par la variation chromatique des algues, au fur et à mesure que l'on s'approche de la centrale. Par une telle description, on restitue l'impression de l'entrée dans un espace autre, sacré, mais du sacré gauche dont parle Roger Caillois,² donc potentiellement dangereux, déséquilibré: il s'agit d'un sentiment ancestral, dans ce cas engendré par la technique. Une telle impression est intensifiée lorsque le narrateur s'engage lui-même dans ce parcours, avec son corps immergé dans l'eau. L'insistance stylistique sur la sensation s'étend aussi, au-delà de la vue et de l'ouïe, à l'odorat et au toucher:

Le chenal d'eau plus vive où je nage se resserre autour de moi. J'entends poindre à présent une sorte de crépitement, un fourmillement, le son d'un grouillement, aérien, effervescent, s'exhaler des plaques de nénuphars, de fougères aquatiques, d'algues poisseuses qui flottent à la surface. L'eau paraît pétiller, gazeuse. J'imagine des insectes, la respiration de petits poissons retenus sous cette chape de mousse. Je viens plus près. L'imperceptible bouillonnement, l'émanation sans cause, se font plus précis. Aucun animal ne paraît pour traverser cette couche visqueuse, où montent des chapelets de bulles. Elles éclosent sonores, éclatent entre les fibres cireuses des nénuphars aplatis sur l'eau, émergent à travers les lanières emmêlées des renoncules, dans une senteur de vase et de savon. Je glisse le long de ce grésillement continu, volatil, bruissant comme une fermentation colorée, violette, rose, orange, je nage dans le murmure d'une distillation. Une respiration végétale, une évaporation spontanée peut-être, mais surtout inexplicable. Je repousse les fibres qui s'accrochent à mes jambes, j'écarte l'écheveau des feuilles, je refoule la couche gluante qui me ferme la route, je cherche le courant. Je nage sans comprendre, poussé sans conviction vers la première tour immense, et blanche, qui monte dans le ciel pour y expulser son nuage de vapeur dans ce silence étrange. (Patrolin, 2012: 81)

Le champ lexical de la viscosité est central dans ce passage (« visqueuse », « cireuse », « s'accrochent » « gluante ») et l'eau est présentée comme un milieu soudainement menaçant, capable d'engloutir le nageur. En même temps, le passage joue savamment sur la dialectique entre la description des faits objectifs et les impressions, les hypothèses et les imaginations du protagoniste (« l'eau paraît pétiller »; « J'imagine des insectes », « une évaporation spontanée peut-être »): le sentiment perturbateur est dû à la fois aux modifications que la centrale impose de manière discrète à l'environnement circonstant et aux phantasmes puissants aux mystères du fonctionnement de l'usine nucléaire: d'où le champ lexical de l'incompréhension que l'on retrouve dans le passage, le fait que le protagoniste « nage sans comprendre ».

Rien ne se passe finalement et le voyageur peut continuer son chemin, mais le calme apparent de ce paysage est hanté par une tension implicitement reconduite à la production d'énergie atomique.

² Cf. R. Caillois, 1988 [1939]. Caillois utilise le concept de « sacré gauche » pour désigner des situations et des éléments qui, tout en se situant dans un espace sacré, en dehors de la normalité et du quotidien, sont connotés négativement, sont une source de peur, qu'il faut respecter mais garder loin de soi.

Dans *La Centrale* d'Élisabeth Filhol, que nous avons déjà évoqué, l'on assiste à une structuration imaginaire analogue, qui crée encore une fois un sentiment d'inquiétante étrangeté, lorsque le protagoniste décrit son lieu de travail. Il insiste en effet d'abord sur l'insertion insensible de la centrale nucléaire dans la nature: « On savait qu'elle était là, quelque part derrière les champs de maïs, intégrée dans le paysage, la discrétion même. Tandis que les fleuves ont besoin de tours réfrigérantes pour limiter l'impact sur leur écosystème, ici rien de tel, profil bas sur un plat pays, la Gironde, la mer ont les épaules larges, où les rejets d'eau tiède se font directement ». (Filhol, 2010: 96-97) L'on voit une insistance sur la dimension cachée de l'usine, qui semble dérober son profil ainsi que les effets de son action à la vue. Le protagoniste s'arrête en effet sur le motif du mimétisme sensoriel que la centrale peut mettre en acte par rapport à l'environnement, non pas seulement au niveau visuel, mais aussi au niveau sonore: « Un bruit bas à bas bruit, que n'importe quel autre bruit couvre sans peine, le vent dans les arbres, les rares véhicules en transit, jusqu'aux voix des pêcheurs au bord de l'étang, et qui se dissout très vite » (*Ibid.*: 98). On remarquera le brouillage qui se réalise dans cette congérie de sons entre ceux d'origine naturelle, ceux d'origine anthropique et ceux qui sont produits par les machines, ce qui amène le narrateur à souligner le fait qu'il n'existe plus vraiment d'espace naturel car « la main de l'homme est partout » (*Ibidem*).

Cependant, dans ce cadre en apparence pacifié, d'autres signes de la présence de la centrale, obstinément se soustrayant à la vue, renvoient à un sentiment de malaise:

Vous arrivez, vous passez le rond-point. Avant même d'y être entré, vous quittez le village. Les dernières maisons, les derniers arbres, et brusquement, au détour d'un virage, ils sont devant vous, gigantesques, qui se détachent, carcasses noires, jambes métalliques et bras ouverts, sur le gris du ciel et le vert des maïs, l'armée des pylônes électriques, quatre lignes de front. Vous ne la voyez pas encore. Le ciel est sombre. Il n'y a aucune tension dans l'air autre que les 400000 volts des câbles à haute tension. (*Ibid.*: 97)

La représentation des pylônes, qui transfèrent l'énergie produite, se charge en effet d'un imaginaire de la mort très marqué, déterminé par la métaphore des « carcasses », intensifiée chromatiquement par la noirceur funèbre. En même temps la description des pylônes, ultérieurement anthropomorphisés par le renvoi aux membres humains, traversés par l'électricité, n'est pas sans rappeler le mythe du monstre de Frankenstein, qui a engendré le prototype de la commixtion induite entre l'homme et la machine, ce qui semble, par le simple biais des images, projeter sur la structure une lumière « sombre » comme le ciel au-dessus d'elle. C'est d'ailleurs la contradiction entre l'absence de « tension dans l'air » et les « 400000 volts des câbles à haute tension », qui résume le sens de danger latent associé dans ce passage à l'imaginaire de la centrale. Il s'agit d'un oxymore tel que celui contenu dans l'idée même d'énergie nucléaire: une énergie qui se produit sans émissions polluantes dans l'environnement mais qui, en cas d'accident, peut rendre le territoire totalement inhabitable.

Nous trouvons chez Marie Darrieussecq le dernier exemple de l'effet perturbateur produit par la description des usines atomiques: dans *Le Pays*, où la protagoniste retourne vivre dans un équivalent fictionnel de son Pays basque natal, le Yuoangui, cet effet est déterminé par l'attention portée sur l'eau marine à proximité de la centrale, plus chaude qu'ailleurs dans la région. Cela est amplifié par la défamiliarisation produite par le discours d'une habitante du lieu, qui exalte de manière exagérée les bienfaits des modifications apportées par la centrale à l'environnement marin. La question nucléaire prend ainsi, dans ce contexte, une tournure plus

directement politique, en incluant les problématiques de l'habiter à côté d'une installation nucléaire:

« Non, ici à C. ouest, il y a un microclimat dans le microclimat. Grâce à la centrale.

– Grâce à la centrale.

– Chez vous on se baigne, allez, d'avril à octobre. À C., de mars à octobre. Et moi, toute l'année. Parce que l'eau est chaude. Les touristes le savent.

– L'eau est plus chaude qu'ailleurs ?

– L'eau est plus chaude qu'ailleurs. À cause de la centrale. N'allez pas croire ce qu'on raconte. Mes enfants se baignent et ils sont en parfaite santé. Les crabes pullulent, ils adorent l'eau chaude, les moules et les poulpes aussi. Nous mangeons notre propre pêche. Que du frais. Tous les matins, je vais à la sortie du tuyau, environ une heure de mer, et je relève mes casiers. Les homards sont ÉNORMES. Et je n'en ai jamais trouvé à trois pinces, allez. Tout ça c'est des conneries. L'eau est peut-être plus chaude qu'ailleurs, mais elle est bien mieux surveillée. Chaude ne veut pas dire sale, hein ? Ils font des contrôles quotidiens. Très stricts. Je vois leurs bateaux, on se dit bonjour. Qui a jamais été contaminé par de l'eau chaude ? Moi, cette mer, bleue et claire, j'en boirais. (Darrieussecq, 2005: 192-193)

On voit comment le sentiment d'inquiétude est transmis par l'idée du changement significatif de l'environnement marin déterminé par la centrale, qui engendre même un microclimat différent, déterminé par l'action anthropique, ce qui renvoie par analogie à un réchauffement climatique sur une plus vaste échelle. D'autre part, le déni de l'habitante face aux inquiétudes suscitées par l'énergie nucléaire a également un effet perturbateur et son discours, se voulant rassurant, suscite plutôt un effet contraire: il répercute les inquiétudes de la population en les tournant en ridicule, sans que cela soit appuyé par des argumentations substantielles. Elle évoque aussi les contrôles journaliers des techniciens, ce qui renvoie à la nécessité de la vérification permanente de l'eau, potentiellement exposée à l'irradiation en cas d'accident. L'idée que l'eau chaude ne contamine pas constitue un paralogisme, car elle évacue complètement un autre type de risque, déterminé non pas par le fonctionnement normal de la structure mais par un accident éventuel. L'autrice met en exergue les tics de langage du personnage, son enthousiasme déplacé (les lettres capitales qui soulignent l'énormité des homards) et par le silence de la protagoniste, qui se limite à répéter les propos de son interlocutrice, elle crée une suspension de jugement et montre l'irréalisabilité du dialogue.

Si jusqu'à présent nous nous sommes contenté de montrer comment l'on décrit l'insertion des centrales dans le paysage français et quelles inquiétudes accompagnent cette description, nous pouvons maintenant aller plus loin et voir comment ce rapport entre nucléaire et territoire se lie à un discours sur la relation entre politique et science, entre politique et technique. En effet, dans les textes que nous avons analysés ci-dessus, la perspective est davantage immédiate, dans la mesure où la présence des installations atomiques dans le territoire est décrite à travers les sujets connaissant, les personnages de ces romans. Il n'est pas rare toutefois que la question soit abordée à travers une perspective surplombante, qui sort du champ de l'expérience subjective pour s'insérer dans le cadre d'un discours plus structuré. Un tel discours peut faire émerger des éléments politiques et historiques plus précis, qui questionnent l'origine et les enjeux de la construction des centrales nucléaires en France.

Science et politique du nucléaire

Aurélien Bellanger publie en 2010 le roman *L'Aménagement du territoire*, qui, comme le suggère son titre, évoque les changements du territoire français déterminés par le progrès de la technique et par les choix politiques qui ont suivi. Si l'intrigue, complexe et parfois loufoque, de ce roman encyclopédique tourne autour de la mise en place du réseau ferroviaire du TGV et de la rivalité entre deux familles puissantes de la Mayenne, la construction d'autres infrastructures fondamentales, comme les centrales nucléaires, est également prise en compte, notamment à travers le personnage de Roland Peltier, sorte d'éminence grise du gouvernement français de l'après-guerre imaginé par Bellanger. C'est à travers les événements de la vie de ce personnage que l'auteur nous fournit des éléments d'interprétation sur la politique nucléaire française dans l'après-guerre:

Peltier fut aussi sollicité quand il fallut faire de la dissuasion nucléaire un outil d'aménagement du territoire. Il s'agissait de reconvertir et de moderniser les anciens arsenaux de la guerre conventionnelle, en s'assurant que toutes les régions de France bénéficient des retombées de la bombe. (Bellanger, 2014: 57)

[...]

Tous les députés voulaient, à défaut d'arsenaux, des centrales nucléaires ou des usines de retraitement dans leurs circonscriptions. Peltier fut chargé, au sein d'une nouvelle commission, d'étudier les meilleurs sites. Ce fut lui qui, le premier, grâce à la fine connaissance de la géologie du pays qu'il avait acquise devant des cartes colorées, suggéra d'implanter un important centre nucléaire à la pointe du Cotentin, pour bénéficier de la solidité du socle rocheux de la péninsule, structure vestigiale de l'ère primaire. Ce fut lui également qui, à la recherche d'un site où l'on pourrait enfouir pour l'éternité les déchets radioactifs, se souvint des couches d'argile profondes et souterraines qui bordaient, à l'est, le Bassin parisien, à la limite de la Champagne et de la Lorraine. Roland Peltier remodelait presque seul le paysage de la France. (*Ibidem*: 58-59)

On peut remarquer l'attention portée dans ce passage à la transition de la technologie militaire à la technologie civile et au fait que celle-ci ne peut pas se penser dans l'abstrait: elle doit être conçue en relation avec les spécificités des lieux; l'insistance sur ce point, l'idée selon laquelle l'avènement de l'énergie nucléaire peut « remodeler » le territoire français justifie la mention de la science géologique, qui permet d'aménager le territoire de la manière la plus efficace, et qui renvoie à une échelle temporelle différente. En effet, si d'un côté on fait référence à des époques immémoriales lorsqu'on parle la formation naturelle de la roche du Cotentin (« structure vestigiale de l'ère primaire »), de l'autre on se projette dans un temps indéfini dans le futur, celui des déchets radioactifs, d'origine anthropique, qui seront incorporés dans ce lieu. Autrement dit, la présence des centrales modifie un territoire qui s'est formé naturellement sur une période de millions d'années, et elle le fait pour un temps virtuellement indéfini, ce qui permet de comprendre l'importance des enjeux politiques engendrés par cette nouvelle forme de production énergétique.

Dans le contexte de ce type de narration, il devient alors inévitable d'évoquer les protestations écologistes qui ont marqué l'histoire du nucléaire en France jusqu'à nos jours:

Le préfet de région eut aussi à résister aux intrusions des écologistes bretons dans l'un des grands projets de son mandat. Enivrés par leurs attentats contre la centrale nucléaire de Brennilis, dans les années 1970, triomphants depuis que le président Mitterrand leur avait offert une spectaculaire victoire en annulant le projet de la centrale de Plogoff, ils franchirent la frontière naturelle de la Loire et vinrent manifester contre la construction d'une centrale au Carnet, sur la rive sud du

fleuve, entre Nantes et Pornic. Les travaux venaient de commencer. Le site avait été défriché et recouvert d'une immense dalle de béton. Le préfet s'y baladait souvent le dimanche. Les brumes de la Loire venaient se perdre sur cette immensité vide. Il rêvait alors, comme on fantasme de la structure abstraite d'un roman, de cuves pressurisées en acier blindé, de tuyaux bleus et rouges, de turbines et de transformateurs. L'uranium 235, voltigeant dans les airs, projetait tout autour de lui des neutrons rapides entre les barres de contrôle en argent. L'eau du fleuve enserrait l'ensemble avec délicatesse. La mobilisation écologique menaçait pourtant ce projet, en le rendant chaque jour politiquement plus sensible. (*Ibidem*: 79)

On peut remarquer dans ce passage comment la prise en compte du point de vue du préfet n'est pas dépourvue d'ironie, dans la mesure où la rêverie de ce « promeneur solitaire » n'est pas suscitée par la beauté d'un environnement non contaminé, mais par l'anthropisation de celui-ci. Si en effet l'on trouve, dans le récit de ses excursions dominicales, un passage qui renvoie au style de la description d'un paysage romantique (« Les brumes de la Loire venaient se perdre sur cette immensité vide »), la technique est poétisée et l'on associe des mots du registre lyrique, tels que « voltigeant » à des termes techniques tels que « uranium 235 » et « barres de contrôle », tout en faisant intervenir l'« eau du fleuve » comme instance d'harmonisation du paysage ainsi imaginé. Encore une fois nous retrouvons cette naturalisation de la centrale nucléaire que nous avons déjà analysée à plusieurs reprises. Dans ce contexte, l'opposition des écologistes au projet apparaît complètement absurde, une « intrusion » qui demande une résistance de la part des autorités. Le traitement ironique de la rêverie du préfet renverse cependant un tel jugement, en mettant en évidence une dialectique fondatrice entre pouvoir en place et contestation écologique qui se fonde justement sur une conception différente de la gestion des produits de la technique.

Cette question est amplement développée dans un roman récent de Serge Joncour, *Nature humaine*, qui reconstruit l'histoire française du dernier quart du vingtième siècle, avec une attention particulière aux questions environnementales, à travers les péripéties d'une famille rurale du Lot. La protestation anti-nucléaire est au centre de l'intrigue, car le protagoniste, le jeune agriculteur Alexandre, se laisse entraîner par des amis de sa sœur et de la fille dont il est amoureux, Constanze, étudiante allemande à Toulouse, dans des actions de terrorisme anti-nucléaire. En particulier il fournit des engrais, qu'il utilise à la ferme, pour fabriquer des explosifs en vue d'actions de sabotage.

La position excentrée d'Alexandre par rapport au milieu politique étudiant de l'époque permet à Joncour d'employer un processus de distanciation et de poser un regard extérieur sur le débat sur le nucléaire. Dans le passage qui suit, il relate la discussion qui a lieu entre des étudiants anarchistes et Alexandre lors d'une fête toulousaine, juste avant l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République en 1981 :

— Écoute, Alexandre, je crois que tu regardes un peu trop la télé. Le problème avec le nucléaire, c'est pas de savoir si ça pollue ou pas, non, le problème c'est que ça centralise l'énergie au seul profit de l'État, et l'énergie c'est le moteur du capitalisme industriel, ce capitalisme avec lequel *toi*, tu crois que tu n'as pas de problème, en tout cas pas encore...

À partir de là, ils lui tinrent un discours qu'il n'écoula pas vraiment, débitant des choses qu'il avait déjà entendues par bribes chaque fois qu'il se retrouvait spectateur des conversations des autres étudiants.

— Mais attendez, moi je suis dans ma ferme, je demande rien à personne et personne vient me chercher, moi je suis libre, je suis autonome.

— C'est ce que tu crois mais, justement, avec le nucléaire l'État contrôlera tout, parce que celui qui détient l'énergie détient tout, et celui qui demain détiendra l'électricité sera encore plus puissant que ceux qui détiennent le pétrole aujourd'hui, de toute façon dis-toi bien qu'en l'an 2000, du pétrole y en aura plus une goutte!

— Pas vraiment, à la limite l'écologie, la nature, oui ça me parle, mais faire péter des camions, non...

— Alexandre, les écologistes sont contre le nucléaire parce qu'ils sont écologistes, mais c'est des grands naïfs, ils croient que le vrai danger du nucléaire c'est le nucléaire, alors que non, le vrai danger c'est de filer toutes les clés à l'État... (Joncour, 2020: 70-71)

On voit bien comment dans le discours des anarchistes, le contrôle de l'énergie qui peut être établi par l'État grâce à l'installation des centrales nucléaires est encore plus dangereux que le risque d'accident nucléaire lui-même: en effet, dans la reconstruction du débat de l'époque, Joncour tend à séparer l'anarchisme qui franchit le pas de la violence politique, et l'écologisme plus sincèrement inquiet du destin de l'environnement et plus proche de la sensibilité actuelle. Cependant la position des anarchistes de *Nature humaine* implique une réflexion sur l'imposition d'un contrôle par l'État sur le territoire qui s'apparente aux idées narrativisées par Bellanger dans son roman.

Dans *Nature humaine*, l'expérience politique d'Alexandre le conduit à modifier sa position initiale et à se rendre compte que son isolement dans la ferme familiale, à la campagne, ne le préserve pas des grands changements que le progrès technique en train d'apporter au monde contemporain. Il réalise de ce point de vue un véritable parcours de formation, qui trouve son point culminant lors de la catastrophe de Tchernobyl:

Depuis plus de dix ans on vivait dans la hantise des pluies acides, si ce n'est que les pluies on pouvait au moins les voir, s'en protéger, alors qu'un nuage radioactif, ça ressemblait à quoi ? Pour Alexandre le choc était immense. Vivre loin de tout lui assurait depuis toujours de se tenir à distance de tous les maux du monde, aussi bien des attentats que des crises, des manifestations que des guerres, et même de ces grèves qui éclataient sans cesse en ville, au moins aux Bertranges on se savait protégé de tous les dérèglements, mais voilà que ce nuage remettait tout en cause, s'il se décidait à venir par ici, rien ne les en protégerait, pas même leur splendide isolement (*Ibidem*: 219).

Les radiations libérées par l'accident de Tchernobyl constituent l'un des modèles de l'hyperobjet mortonien, qui désigne des phénomènes diffus et impossibles à saisir dans toute leur extension, comme le changement climatique, parce qu'ils assument une dimension globale, parce qu'aucun localisme, aucune distinction entre centre et périphérie, entre ville cosmopolite et campagne ne peuvent les circonscrire (Morton, 2013). Un tel concept remet en cause le stéréotype de la séparation et de l'harmonie de la nature campagnarde.

La perspective du désastre nucléaire réunit donc de manière paradoxale l'hyperobjet représenté par les radiations invisibles et diffuses et les conséquences bien réelles et tangibles qu'une telle menace constitue pour le corps humain, la référence physique la plus concrète et la plus immédiate pour chacun d'entre nous.

Elisabeth Filhol, évoque elle aussi, dans *La Centrale*, le désastre de 1986: à partir d'une description du mécanisme de fission de l'atome, elle reconstruit de manière détaillée les erreurs qui ont engendré la catastrophe nucléaire la plus grave de l'histoire. Son écriture descriptive, exacte et dépourvue de pathos arrive à intégrer le langage scientifique à des fins expressives. Nous pouvons nous arrêter sur la description glaçante des effets des radiations sur le corps humain, qui rend concrète et charnelle une dévastation nouvelle, qui pourrait se répéter en France et partout dans le monde, dans les nombreuses centrales où des hommes et des femmes travaillent tous les jours:

La fission induite de l'uranium 235 produit deux radionucléides de masse atomique moyenne. Ici du strontium 94 et du xénon 140. Mais des dizaines de produits de fission issus de l'uranium 235 existent, chacun ayant une probabilité plus ou moins élevée d'être émis. Parmi les plus probables, il y a les isotopes radioactifs de gaz rares, krypton ou xénon, et des aérosols tels que l'iode, le césium et le strontium qui en cas d'accident peuvent être transportés dans l'atmosphère sur de longues distances, se combiner chimiquement, et entrer dans la chaîne alimentaire. Le césium, dont le métabolisme se calque sur celui du potassium, se retrouve dans les nerfs et les muscles. Le strontium et le radium se comportent comme le calcium et se concentrent dans les os. Quant à l'iode, quelle que soit la voie de contamination, par ingestion ou inhalation, elle migre rapidement vers la thyroïde. (Filhol, 2010: 108-109)

On remarquera qu'il n'y a, dans la description de Filhol, aucune référence à la dégradation organique engendrée par ce processus physique: elle est seulement touchée de manière indirecte par l'association d'un langage technique évoquant des éléments dont la toxicité est tristement connue, et, synecdochiquement, des composantes qui constituent le fondement même du corps, les nerfs, les muscles, les os, sans lesquels la vie n'est pas possible. Un tel procédé littéraire, où la souffrance est seulement suggérée, nous semble cohérent avec la dimension phantasmatique qui caractérise toutes les descriptions des centrales nucléaires que nous avons analysées jusque-là et, plus généralement, du risque qui leur est associé. En effet, dans la mesure où il n'y a pas eu d'accident nucléaire majeur entraînant une contamination massive et des morts, comme cela a été le cas à Tchernobyl ou à Fukushima, le risque reste virtuel, se manifestant par des signes, par des images, par la mémoire de quelque chose qui s'est passé ailleurs et a failli avoir un effet sur le territoire français, et qui pourrait toujours se manifester: « [d]onc oui, les dangers du nucléaire. Derrière les murs. Une cocotte-minute. Et en attendant d'en sortir, dix-neuf centrales alimentent le réseau afin que tout un chacun puisse consommer, sans rationnement, sans même y penser, d'un simple geste » (*Ibidem*, 33), dit le protagoniste de Filhol dans *La Centrale*.

Dans les textes que nous avons analysés, les centrales nucléaires sont présentées comme un danger invisible, endormi, caché à l'intérieur de l'environnement naturel, séparant de manière étanche le dedans et le dehors, manifestant leur présence par des signes discrets et pourtant perturbateurs, que nous avons proposé de rattacher au concept freudien d'inquiétante étrangeté. C'est l'une des manières dont la littérature exprime le sentiment de se trouver dans une société où le risque global est désormais intégré au quotidien: de manière plus indirecte par rapport aux récits du désastre, la « naturalisation » des produits de la technique, leur mimétisme dans le paysage constituent le signe d'un danger qui pourrait se déchaîner, et dont les conséquences échappent à toute prévision. Cette idée se lie étroitement à la question du rapport entre risque nucléaire, prouesse technique et contrôle de l'État sur le territoire: c'est ainsi que la dimension politique de l'écologie, les interrogations qu'elle suscite face à l'avancement des possibilités permises par le progrès scientifique, trouvent leur expression dans le texte littéraire.

Travaux cités

- BECK, Ulrich. *La société du risque: sur la voie d'une autre modernité*. Champs essais. Paris: Flammarion, 2008 [1986].
- BELLANGER, Aurélien. *L'aménagement Du Territoire: Roman*. Paris: Gallimard, 2014.
- BORDES, Lucile. *86, Année Blanche*. Paris: Liana Levi, 2016.
- CAILLOIS, Roger. *L'homme et le sacré*. Paris: Gallimard, 1988 [1939].
- COLLOT, Michel. *La Pensée-Paysage: Philosophie, Arts, Littérature*. Versailles: Actes Sud ; ENSP, 2011.
- DARRIEUSSECQ, Marie. *Le pays*. Paris: Gallimard, 2007.
- FILHOL, Élisabeth. *La centrale: roman*. Paris: P.O.L, 2010.
- FLAHAUT, Thomas. *Ostwald*. Paris: Éditions de l'Olivier, 2017.
- FREUD, Sigmund. *L'inquiétante étrangeté et autres essais*. Trad. de l'allemand par Bertrand Féron, Paris: Gallimard, 1991.
- HECHT, Gabrielle. *Le Rayonnement de la France: Energie nucléaire et identité nationale après la seconde guerre mondiale*. Paris: Editions la découverte, 2004.
- JONCOUR, Serge. *Nature humaine*. Paris: Flammarion, 2020.
- MAUVIGNIER, Laurent. *Autour Du Monde*. Paris: Les Éditions du Minuit, 2014.
- MORTON, Timothy. *Hyperobjects: Philosophy and Ecology after the End of the World*. Minneapolis: University of Minnesota Press, 2013.
- PATROLIN, Pierre. *La Traversée de La France à La Nage*. Paris: P.O.L, 2012.
- VOLODINE, Antoine. *Terminus Radieux: Roman*. Fiction & Cie. Paris: Seuil, 2014.